

**« Attaque contre la justice, réécriture de l'histoire, interdictions de mots... ce que décrit Orwell est déjà là » : entretien avec Raoul Peck, réalisateur de « Orwell : 2 + 2 = 5 »**

Avec son nouveau film documentaire, Raoul Peck nous plonge dans les derniers mois de la vie d'Orwell et son œuvre visionnaire. Loin de la simple dystopie futuriste, ses écrits sont un véritable manuel de compréhension des mécanismes des régimes autoritaires. Double discours, réécriture du passé, négation des réalités, novlangue... Nous sommes déjà chez Orwell, alerte le réalisateur.

[Culture et savoir](#)

Publié le 19 février 2026 dans l'Humanité Magazine



[Pierre Barbancey](#)



« Parce que je fais du cinéma. Je veux que le spectateur entre dans une histoire et des images. Personnellement, dès que j'ai eu ce projet, j'ai tout de suite vu le grand écran, cette multitude d'images hollywoodiennes, futuristes, de catastrophe, qui font partie de notre imaginaire collectif », explique Raoul Peck

© JOEL SAGET / AFP

Après Karl Marx, Patrice Lumumba, James Baldwin, Ernest Cole, quelles sont les raisons de votre intérêt pour George Orwell ?

Raoul Peck

réalisateur

Je me suis toujours intéressé aux pensées et aux expériences qui permettent de comprendre le monde et, peut-être, de lutter contre ce qui ne va pas. Quand on m'a offert l'accès à l'ensemble [des droits de l'œuvre d'Orwell](#), c'était un cadeau que je ne pouvais pas refuser. Je ne savais pas encore comment j'allais l'aborder, mais j'ai dit oui et je me suis mis au travail. Je voulais trouver mon Orwell. Le déclic a été très clair : à 18 ans, après Eton, il refuse Cambridge et Oxford et s'engage dans l'armée impériale britannique pour partir en Birmanie.

Là, tout bascule. Il découvre l'impérialisme de l'intérieur. Il participe à la machine coloniale, voit les pendants, fouette lui-même des Birmans. Humainement, c'est un choc. En rentrant en Angleterre, il décide de changer de vie. Il mettra son existence au service de cette vérité découverte : contrairement à ce que nous inculque notre éducation, l'Occident n'est pas le centre du monde. Il y a les autres, la majorité. C'est cet Orwell-là, presque tiers-mondiste, qui va être mon guide.

Cette plongée dans ses écrits change-t-elle votre vision d'Orwell ?

Je ne dirais pas que cela change ma vision, mais cela l'approfondit. J'ai toujours été étonné par la radicalité des jugements de certains de mes amis écrivains, professeurs, plutôt de gauche, progressistes : pour eux, Orwell était un traître ou un dandy attaché à sa classe. Je me méfiais de ces positions et c'est avec ce doute que je me suis plongé dans ses écrits. Je connaissais ses grands romans, moins ses essais.

Sur le même thème



[« Orwell, 2 + 2 = 5 » : quand Raoul Peck se penche sur la pensée de l'auteur de 1984](#)

En relisant notamment *Pourquoi j'écris*, j'ai trouvé des clés essentielles. Il y explique son rapport à l'écriture, ses motivations profondes. On comprend que ses positions viennent d'expériences réellement vécues. Il a très tôt perçu les mécanismes de l'autoritarisme. Il a compris qu'il fallait résister, ne pas suivre la foule, qu'une idée, même soutenue par des millions de personnes, n'est pas forcément juste. Il a toujours préféré mettre en doute l'idée dominante, ce qui me parle profondément...

On dit souvent qu'Orwell a dénoncé les totalitarismes, mais pas les démocraties occidentales...

C'est une lecture réductrice. Comme pour d'autres artistes, écrivains, journalistes, le travail d'Orwell a été instrumentalisé pendant la guerre froide. On a focalisé sa critique sur le stalinisme parce que cela servait un camp. Mais Orwell est un universaliste. Il dénonce tous les autoritarismes, y compris en Angleterre. Il commence même par là. Lire *1984* ou *la Ferme des animaux* uniquement comme une critique du monde soviétique, c'est le regarder par le petit bout de la lorgnette.

Orwell analyse les mécanismes du pouvoir : comment il dérive, comment il manipule, comment il exige une loyauté absolue. Ce n'est pas un prophète, c'est un analyste. Il propose une matrice applicable à n'importe quel pouvoir, même au sein des régimes dits démocratiques.

Ses écrits restent-ils pertinents aujourd'hui ?

Plus que jamais. Dans *1984*, il décrit un monde en construction. Il dit que le seul espoir réside peut-être chez les « prols », les 80 % laissés de côté. Pas les prolétaires au sens marxiste, mais ceux qui n'ont pas leur mot à dire. Il espère que, eux, pourront briser le Parti, en parlant de Big Brother. Cette pensée est profondément humaniste et universelle, elle parle des luttes actuelles, partout dans le monde. En voulant restreindre Orwell au seul cadre soviétique, on l'utilise sans le comprendre. Nous, on a voulu le comprendre.

Justement, comment reliez-vous son œuvre à la politique menée par Donald Trump, notamment avec l'ICE ?

Ce que Trump fait avec l'ICE dépasse la question migratoire. C'est une [offensive de disruption violente destinée à installer un pouvoir sans limites](#). Cette stratégie sort tout droit de la boîte à outils que George Orwell avait identifiée et dénoncée. L'ICE n'est pas seulement une police. C'est un instrument de terreur administrative. Une force armée, souvent masquée, qui opère aux marges du droit avec une intention à peine dissimulée : non seulement arrêter des individus, mais intimider des communautés entières, installer la peur comme climat permanent. Le plus inquiétant est la normalisation de cette violence.

Sur le même thème



[Est-ce qu'on devrait arrêter avec George Orwell ? #Bolchegeek](#)

On ne débat plus de sa légitimité légale et morale, mais de son « efficacité », de ses « excès ». Le langage joue un rôle central. On parle de « criminels », de « gangs », de « sécurité », alors qu'il s'agit de familles, de travailleurs, d'enfants. Ce glissement lexical prépare l'acceptation de la violence.

Orwell écrivait que le totalitarisme ne commence pas par les camps, mais par l'acceptation du mensonge, par l'érosion du langage, par notre capacité à détourner le regard tant que cela ne nous touche pas directement. Une démocratie ne meurt pas toujours par un coup d'État. Elle peut mourir lentement, quand la peur devient administrative et que les mots cessent de nommer la réalité.

Cette politique va-t-elle faire basculer notre monde dans un monde orwellien ?

Je me méfie du terme « orwellien », souvent réduit à une dystopie. Orwell ne parlait pas d'une fiction futuriste, mais de mécanismes concrets. Corruption du langage, attaque contre la justice, les médias, les universités, réécriture de l'histoire, interdictions de livres et de mots, culte de la personnalité : ces éléments sont déjà là. Ce n'est pas un jeu, ni une simulation de l'autoritarisme. Il s'agit de la réalité.

On est déjà plongé jusqu'au cou dans un régime qu'on ne peut plus considéré comme démocratique au sens strict. Et cela ne concerne pas seulement l'Amérique. Le modèle est déjà exportable et déjà exporté. Vouloir que  $2 + 2 = 5$ , c'est vouloir plier la réalité. Le vrai courage aujourd'hui, c'est d'affirmer que  $2 + 2$  font toujours 4.

Comment avez-vous travaillé toute la matière d'Orwell pour en faire un film ?

Mon travail consiste à faire parler un auteur sans le trahir, mais en le rendant audible aujourd'hui. Je relis tout : romans, essais, lettres, journaux. Je sélectionne ce qui me semble essentiel et cinématographiquement puissant. Un film doit être immédiatement compréhensible. Le texte doit dialoguer avec l'image, la renforcer ou la contredire.

J'utilise des archives, des images contemporaines, et je construis une histoire. Ce n'est ni une biographie ni un reportage. C'est un récit porté par Orwell à un moment clé : l'écriture de [1984](#), alors qu'il est malade et proche de la mort. C'est un moment où l'on a envie de visiter son âme.

Dans ce long métrage, vous mêlez fiction et archives. Pourquoi ce choix ?

Parce que je fais du cinéma. Je veux que le spectateur entre dans une histoire et des images. Personnellement, dès que j'ai eu ce projet, j'ai tout de suite vu le grand écran, cette multitude d'images hollywoodiennes, futuristes, de catastrophe, qui font partie de notre imaginaire collectif. Je voulais m'y replonger, avoir des images fortes ancrées dans nos mémoires et leur redonner un autre sens, une autre interprétation.

Orwell garde pourtant une forme d'espoir. Où est-il ?

Il ne dit pas que nous sommes perdus, mais que nous le serons si nous ne faisons rien. Il y a un espoir, mais rien ne va tomber du ciel. C'est à construire. Le problème aujourd'hui, c'est la disparition des structures collectives. On est à nu. Les syndicats sont affaiblis, les organisations politiques disloquées. Nous avons perdu ces espaces où l'on apprenait à penser et à agir ensemble.

Sur le même thème



[« Ernest Cole, photographe » de Raoul Peck : « La démocratie se défend tous les jours »](#)

Aujourd'hui, [les jeunes sont privés de transmission, isolés sur leur téléphone, sur les réseaux sociaux](#), béats dans un monde qu'ils ne peuvent pas comprendre, car on leur a enlevé tous les instruments de transmission. Même les familles ont explosé. Beaucoup de femmes ou d'hommes éduquent seuls leurs enfants. Or, c'est dur de se battre quand on est isolé, quand on a peur des autres. On se réfugie dans sa petite vie personnelle, et le combat devient plus inégal.

Cette désorganisation favorise-t-elle l'extrême droite ?

En partie. L'extrême droite prospère car elle trouve peu de résistance collective, si ce n'est dans les derniers jours d'un vote. Mais le combat ne se mène pas uniquement à la veille d'une élection. C'est un travail de longue haleine, il faut interroger les causes profondes : les inégalités, [la dégradation des services publics](#), l'abandon social. Or, pendant quarante ans, on a surtout défendu un statu quo déjà injuste. Aussi, beaucoup se sentent aujourd'hui trahis, ont l'impression d'avoir été menés en bateau et se révoltent à leur manière. On paye le prix de tout ça. Si on ne se bat pas, on recule.

Faire ce film, est-ce retrouver le sens de la mémoire ?

Oui. Il faut connaître les combats passés pour comprendre le présent. Sortir de son nombril, penser à l'échelle du monde. Je prends juste un exemple. Les plus riches émettent la majorité des émissions de carbone, mais on demande aux plus pauvres de faire des sacrifices. Ce type de décalage, de mensonge, participe du dérèglement des sociétés, de ce monde alternatif où on ne reconnaît même plus une vérité objective, et nous pousse à flotter sans fondations. Comme nous le suggère l'œuvre d'Orwell, la lucidité doit rester notre point d'appui.

### **Au plus près de celles et ceux qui créent**

*L'Humanité* a toujours revendiqué l'idée que **la culture n'est pas une marchandise**, qu'elle est une condition de la vie politique et de l'émancipation humaine.

Face à des politiques culturelles libérales, qui fragilisent le service public de la culture, le journal rend compte de la résistance des créateurs et de tous les personnels de la culture, mais aussi des solidarités du public.

Les partis pris insolites, audacieux, singuliers sont la marque de fabrique des pages culture du journal. Nos journalistes explorent **les coulisses du monde de la culture et la genèse des œuvres** qui font et bousculent l'actualité.

**Aidez-nous à défendre une idée ambitieuse de la culture !**

[Je veux en savoir plus !](#)